

Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabine littéraire, quai de l'Archevêché.

LE MARTELON,

JOURNAL LITTÉRAIRE.



LE COMTE DE ST-JEAN,

ANECDOTE DE 1750.

— Messieurs, messieurs, deux heures sonnent à la Charité; un peu moins d'expansion dans votre joie, un peu plus de retenue dans votre ivresse; soyez donc une fois gens de bonne compagnie! Le guet fait de longues stations dans cette rue, et le cabaret St-Nicolas est vertement suspecté de recevoir chaque nuit de mauvais sujets comme vous, et des filles perdues comme ces dames. D'ailleurs, vous savez que mes sœurs en Dieu, les dames de Ste-Elisabeth, dont le monastère touche cette maison, peu édifiées de nos débauches nocturnes, ont demandé à Monseigneur de Tencin, l'expulsion de notre hôte Joseph, sous le prétexte, ces bonnes saintes! que nos chansons joyeuses et nos propos libertins, ne s'harmonisent guères avec la cloche des matines.

— Quand notre petit abbé a mangé tout son saoul, il lui importe peu que la nuit s'achève à rire et à chanter; il ne fait acte de présence et de gaieté à nos soupers, que depuis le bordeaux jusqu'à la dinde truffée, inclusivement.

— Rochebonne, je puis encore supporter tes mauvaises plaisanteries, mais de grâce, tiens ta tête sur tes épaules et tes jambes devant toi, ou je croirai que le bordeaux a fait déménager ta cervelle pour le reste de la nuit.

— Messieurs, une anecdote curieuse: La duchesse de Bellière...

— Encore cette femme! je crois vraiment que tu en es amoureux, St-Marc! (Ici de Rochebonne se renversa sur sa chaise, et se mit à jouer avec ses boutons.)

— En vérité, si le marquis se met à nous narrer quelque histoire, cela va durer la nuit entière; moi je vais m'arranger pour dormir.

— A ton aise, de Neufville, ne compte pour rien ici deux jeunes et jolies femmes.

La moue la plus originale accompagna ce reproche moitié sérieux, moitié badin, chanté avec une voix argentine, par une petite brune de dix-huit ans au plus, ronde, fraîche et coquette.

— De Neufville passe dans un certain monde pour un beau garçon, et pour un roué dangereux et entreprenant; je vous en fais juges, mesdames, on a calomnié notre ami: c'est un vrai cupidon en peinture, bon à encadrer et à suspendre dans un boudoir... encore, je ne vous le garantis pas pour bon teint.

— Très-bien, Lefranc. Mais s'il y a des réputations usurpées, mon cher abbé, il faut avouer, pour l'honneur des physionomistes lyonnais, que la tienne est incontestable et incontestée: Escroc, coureur de filles et de diners, avec cela on fait son chemin si l'on ne se heurte contre une potence.

— C'est assez parler de vos mérites, aimables roués; car l'étoffe en est mince apparemment! demandez-le plutôt à Dorothée qui baille aux corneilles

en vous écoutant, et à cette imbécile de Rochebonne, qui, depuis une heure, est en extase devant une méchante figure enluminée par *sarrabat*. Mais, pour Dieu! messieurs, c'est la face purpurine de l'abbé de V***! la plaisanterie est bonne. Si le saint anachorète laisse sa béate image dans tous les mauvais lieux où il a fait des pèlerinages, ce sera, je vous le jure, une épidémie dans Lyon, dont on ne pourra se garer, qu'en piétinant jour et nuit dans les églises, parce que là, du moins, on ne voit ni la copie, ni l'original.

— Voici le fait, mesdames : Notre cabaretier Joseph, qui est l'ange des gens de qualité, quoique né dans la rue de la Juiverie, aurait prêté quelques louis à l'abbé de V*** sur ce nantissement, persuadé que les brocanteurs tireraient meilleur parti du portrait, que les recors n'en tireraient du maître.

— Mauvais, de Neuville. Je suis aussi athée qu'on peut l'être, mes petits maîtres! il est de bon ton aujourd'hui de se ruer sur les choses saintes; la mode est reine, elle commande, j'obéis. Je ne tiens pas au fond mais à la forme; vous pouvez débâter contre les saints mystères, jusqu'à la soutane du prêtre seulement; la religion vous abandonne son dieu, mais non pas son ministre. L'abbé de V*** est mon supérieur; l'abbé de V*** est vicieux; l'abbé de V*** est comte de St-Jean, il est de mon devoir, de mon honneur et de mon intérêt de le défendre.

— L'abbé de V*** comte de St-Jean? Le cardinal de Tencin paie chèrement sa primatie de France.

— C'est une injure atroce faite gratuitement à nos dignes chanoines! comte de St-Jean, l'abbé de V***, l'indigne complaisant de cette duchesse de Bellière dont l'impudicité a marqué d'un sceau d'infamie la race illustre des *Pomponne*! l'amant de cette femme en qui s'éteint, flétrie et souillée, la dernière branche de cette généalogie pleine de sève et de vertus!..

— Tu joues très-bien la tragédie, de Rochebonne! Ta vertueuse indignation affecte singulièrement ces dames, car elles rient à gorge déployée! Cependant, permets-moi d'achever, et tu verras que cet homme aimable, spirituel, un peu épicurien peut-être, mais auquel il n'a manqué que de déployer ses talents sur une scène plus vaste, dans des salons plus brillants, se trouve aujourd'hui, par une susceptibilité vaniteuse qui fait peu d'honneur aux graves chanoines de Saint-Jean, dans une position assez gênante, assez bien définie par la locution métaphysique *d'être ou de n'être pas*. Voici le fait : (*La fin au prochain numéro.*)

NOUVELLES LÉGENDES FRANÇAISES,

Par Ed. d'Anglemont.

Notre vieille France est riche de souvenirs et de ruines, ses moutiers so-

litaires et dépeuplés, ses églises gothiques, et malgré le vandalisme, il reste encore quelque chose de tout cela. C'est au poète, c'est à l'artiste à se dépêcher, car la civilisation, cette sœur jalouse de la mort, se hâte pour niveler le peu qui est debout. Ne nous plaignons pas : nous avons assez de gens qui se dépêchent et nous font du moyen-âge, du moyen-âge à tort et à travers, en histoire, en romans, en vaudevilles, en drames, et le reste.

M. Edouard d'Anglemont, lui, nous en fait en vers; il se glorifie même *d'avoir été le premier à explorer, à reproduire sous des formes poétiques les vieilles chroniques de notre France*. Je lui sais gré, pour ma part, de son zèle et de son activité. Vous avez lu, ou vous n'avez pas lu un premier volume de *Légendes* qu'il publia en 1829; eh bien! en voici un autre, et tout-à-fait dans le même genre. Donc, si vous m'en croyez, lisez-le, et comme dit Odry, *vous m'en donnerez de bonnes nouvelles*. Ces vingt-cinq légendes, il y en a vingt-cinq, ni plus ni moins, sont autant de récits agréables et amusans. L'auteur a beaucoup d'amis, et je l'en félicite de tout mon cœur; chacune presque de ses légendes est dédiée à l'un d'eux : — A mon ami Alexandre Dumas, à mon ami E. Sue, à mon ami J. Janin, à mon ami Merville, à mon ami A. de Vigny, à mon ami G. Drouineau, à mon ami... Je compte aussi, moi qui écris ces lignes, dans les amis de M. d'Anglemont. Lorsque vous publierez un troisième volume, vous me donnerez une petite place, n'est-ce pas, M. d'Anglemont?

En attendant, laissez-moi critiquer un peu vos vers, qui me semblent trop faits à la hâte, qui présentent par-ci par-là quelques phrases de prosaïsme. Et puis après, je répéterai ce que j'ai déjà dit, que vous avez des chapitres charmans, de jolis récits, de gracieuses légendes. Je me borne à citer, non pas la meilleure, mais la plus courte, car autrement les ailes de notre cher petit *Papillon* ne pourraient prendre leur vol.

LES DEUX SŒURS.

(1778.)

Deux sœurs, que l'on nommait, je crois, Rose et Marie,
A qui d'attraits nombreux le ciel avait fait don,
Vivaient au temps passé dans une métairie
Du beau village de Meudon.

L'une brune, aux yeux bleus, active, vigilante,
A tous les soins des champs se livre avec instinct;
L'autre, blonde, aux yeux noirs, travaille nonchalante,
Et craint le soleil pour son teint.

Aux danses en plein air de nos fêtes locales,
L'une a toujours la main du même villageois;
L'autre n'aime à grossir ses listes nominales
Que du nom de jeunes bourgeoises.

Rose va d'un pas grave à l'autel du village,
Le sein, le front parés de la fleur d'oranger;
Marie en un carosse au rapide attelage
S'envole avec un étranger.

Tandis que, avant le jour, l'une, alerte et joyeuse,
S'en va vendre à Paris les fleurs de son enclos;
L'autre, sous les parfums de l'alcove soyeuse,
Vend ses charmes à peine éclos!

L'une donne en tribut une épargne modique
Au pauvre souffreteux et de haillons couvert;
L'autre en frivolités fond un or impudique,
Ou le confie au tapis vert!

Rose tient dans ses bras un enfant, son image,
Et lui dit de prier pour dormir en repos;
Marie, à sa toilette accueille un tendre hommage,
Ou sourit à de gais propos.

L'une, assise au milieu de paniers à fougère,
Sur un âne trottant, s'en revient du marché;
L'autre passe et repasse, en calèche légère,
Avec un front empanaché!

Du bonheur d'un mari chaque jour soucieuse,
L'une dans son devoir trouve sa volupté;
L'autre va ruinant, folle capricieuse,
Et ses amans et sa santé.

L'une est morte au hameau bisacule, entourée
D'une foule d'enfans pleurant de son adieu;
L'autre est morte à Paris, jeune, et ne fut pleurée
Que d'une sœur de l'Hôtel-Dieu!

A Paris, chez M^{me} Delaunay; 1833, 1 vol. in-8°.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.

PAR M. DE BALZAC.

Parmi cette foule impitoyable de Romanciers dont chacun nous crie dans les journaux : lisez mon roman nouveau, comme Odry : prenez mon ours, il en est quelques-uns qui, sans prier, savent se faire lire. De ce nombre est M. de Balzac. *Le Médecin de Campagne*, qu'il vient de faire paraître, est une œuvre, j'ose dire expiatoire, qu'il semble nous avoir donnée comme un palliatif de *la Peau de Chagrin* et des *Contes drôlatiques*; c'est-à-dire pour nous faire oublier ce qu'ils renferment de chatouilleux et de fringant. A cela il aurait peut-être réussi s'il avait répandu dans son dernier roman (si roman il y a), tout de morale et de piété, autant d'esprit, de traits saillans, et surtout autant d'intérêt dramatique que dans ses précédens ouvrages. Mais, à part quelques tableaux vraiment pittoresques, quelques détails qui seraient plus ravissans s'ils étaient moins minutieux; il n'offre rien de bien séduisant au lecteur. C'est un long traité sur l'économie domestique, agricole et industrielle; une longue dissertation philoso-

phique, religieuse et morale, qui n'a d'autre intérêt que celui de conduire le lecteur jusqu'à la fin de l'ouvrage, espérant toujours y voir nouer une intrigue quelconque. L'auteur a peint son héros à la hâte, tout en lui donnant quelques teintes du *Vicaire Savoyard* et du *Docteur Anglais de la Chaumière Indienne*, puis il nous l'a jeté comme un simple croquis sans se donner la peine de lui chercher un cadre tant soit peu saillant.

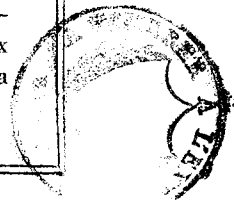
Il nous transporte sur les montagnes du Dauphiné, entre Grenoble et la Grande-Chartreuse, dans un sentier qui gravit en tournant une pente rapide; il nous montre un cavalier dans le costume et l'allure duquel il est facile de reconnaître un vieux soldat. C'est le capitaine Genestas qui va trouver M. Benassis, médecin et maire d'un petit village qu'il a presque créé depuis qu'il est établi. Dès-lors M. Benassis que le monde a jeté tout désillusionné dans ces ravins, comme la mer rejette un naufragé sur la plage; M. Benassis, qui a travaillé au bien-être de ses semblables, autant pour se distraire que pour se consoler, commence avec le capitaine Genestas une conversation qui dure jusqu'à la fin du roman. C'est alors seulement qu'on sait que le capitaine Genestas était allé chez le médecin de campagne pour lui confier la guérison de son fils adoptif, atteint d'une maladie de poitrine. M. Benassis entreprend la guérison, mais au bout de six mois il meurt d'une attaque apoplectique causée par une lettre dont l'auteur n'a pas jugé à propos de nous révéler le contenu. Tant pis pour vous, mesdames, si vous êtes curieuses, vous ne le saurez pas plus que moi qui ne le suis point. C'est probablement une plaisanterie que M. de Balzac a voulu nous faire; mais vous ne lui en garderez pas rancune, et vous lirez aussi les contes qu'il vous promet d'avance, les jolis contes *qu'il fait si bien*, comme on disait à l'auteur des *Mille et une Nuits*.

Chez M^{me} Bohaire, rue Puits-Gaillot; 2 vol. in-8°.

ATTENTE.

Minuit... c'est l'heure du rendez-vous? il ne vient pas; pauvre Marie! ton cœur se désole, tes paupières sont humides, ta lampe est prête à s'éteindre, un frisson glacial parcourt tous tes membres.

Le ciel est bien noir, n'est-ce pas? pas de lune au dehors; la ville ressemble à un vaste mausolée... Tu interrogés l'espace, tu prêtes l'oreille dans une attente convulsive, tes cheveux s'éparpillent sur ton visage... Un bruit naît.... Ton front rayonne, tu deviens plus pourpre qu'une grenadine, te voilà en délire.... l'erreur se dissipe, tes couleurs se ternissent, tes genoux s'affaissent, on dirait que tu vas l'éteindre avec ta lampe.



Tu es belle ainsi palpitante, comme une feuille sous la rosée ! tu es belle dans tes angoises naïves !

Enfant crédule, tu n'a pu résister à son sourire, à ses promesses ; il est si passionné, ce jeune homme ; sa voix tremblait en parlant ; pour lui tu as tout sacrifié, tu lui donnes tout, ta jeunesse, ta beauté, tes paroles douces comme le miel, tes caresses énivrantes, tes longs cheveux bruns et soyeux, ton cou blanc où flotte un collier d'émeraude dont aucune main encore n'a égrainé les perles virginales, tes bras et tes pieds mignons, et ton amour d'ange, et ton innocence plus précieuse que tous ces trésors, tu lui donnes tout... mais qu'il vienne ! mon Dieu, qu'il vienne... qu'il vienne pour te consoler !

Comme tu essayeras avec délice la sueur de son front, comme tu seras aimante ; tu lui diras des mots qui l'enchanteront, tu lui raconteras mille choses que tu as rêvées, tu le feras asseoir sur tes genoux, tu l'accableras de tes baisers. Oh ! toutes les joies du monde ne valent pas une heure pareille. Rêve, pauvre Marie, rêve !

Hélas ! la nuit s'avance, l'horloge a sonné de nouveau, la pluie commence à tomber et le vent seul rend des gémissemens plaintifs au seuil de la porte.

S'il venait ! s'il te voyait ainsi agenouillée, pâle, regardant avec effroi les ténèbres, des larmes dans tes paupières, et comptant les battemens de ton cœur, il regretterait de ne pas être venu plutôt ; il se reprocherait ton martyre, ou, peut-être, il te ferait encore pleurer, car tu es vraiment bien belle à sanglotter.

Mon Dieu ! où est-il ? où est-il ? ne veut-il plus de bonheur ? lui est-il arrivé quelque désastre ?... sa mère qui était malade, sera peut-être morte ? aura-t-il eu un duel avec son ami Henri.

Non, sa mère est à l'agonie, mais elle n'est pas morte, et il oublie avec Henri l'heure du rendez-vous au milieu des vapeurs de l'orgie ; il jure et blasphème et il dit à des courtisanes ce qu'il venait te dire à toi !

Rêve, pauvre Marie ! rêve, tu es jeune et confiante ; tu ne sais rien encore ; tu t'es fiée à ses propos séduisants, tu l'as cru semblable à toi, tu as cru qu'il allait te donner cet amour, tel que l'ont idéalisé tes songes : va, la jeunesse est éphémère, les illusions s'évanouiront bientôt, les désenchantemens ont bien vite usé le cœur ; dans quelque tems, à ton tour tu feras mentir ton sourire et tes regards, tu joueras avec l'amour comme avec tes bijoux et tes cachemires ; ce sera toi qui te feras attendre au rendez-vous et essaieras des parures de bal, ou folâtrerai avec tes enfans, tandis que ton amant rongé de désespoir, se heurtera la tête contre les murailles et t'appellera de tous les noms, en se tordant les mains.



IMITATION DE CHATEAUBRIAND.

Ami, te souvient-il de celle
Que mon cœur trouva la plus belle ?
Que j'aurais coulé d'heureux jours
Près d'elle !
O mon Emma, sois mes amours,
Toujours.

Te souvient-il quand ma tendresse ;
Implorant sa douceur traitresse,
La fit du repos de mes jours
Maîtresse ?
Je lui disais : sois mes amours
Toujours.

Eh bien ! mon cœur sera fidèle
Au serment que je te rappelle ;
Tu verras s'écouler mes jours
Pour elle ;
Mon Emma sera mes amours
Toujours.

Je ris des traits de la malice.
Peut-elle augmenter mon supplice ?
Emma n'est point à mes amours
Propice ;
Pourtant je l'aimerais toujours,
Toujours.
Où que la fortune inhumaine
Dirige ma marche incertaine,
Son souvenir fait tous les jours
Ma peine.
O mon Emma, sois mes amours
Toujours.

qui me rendra l'espérance
Et le calme de l'innocence,
Et la gaieté de mes beaux jours
D'enfance !,
Hélas ! je dois l'aimer toujours,
Toujours.

L. NOËL.

Catherine et Pierre-Louis Gonnét se sont enfuis, il y a 12 ou 15 jours, de chez le sieur Georges Gonnét leur père, journalier à Ste-Colombe (Loire.)

Catherine est âgée de 9 ans, elle a les cheveux blonds-roux, les sourcils et de grands yeux noirs ; elle est vêtue d'une robe en coton, à petits carreaux.

Pierre-Louis est âgé de 7 ans, il a les cheveux blonds et des rousseurs au visage ; il est vêtu d'un pantalon bleu en laine, d'une veste en printanière olive et d'un gilet rayé noir et blanc ; il porte une casquette usée, en printanière de couleur cendrée.

Ces deux enfans sont partis sans chaussure.

Les personnes qui pourraient en donner des nouvelles, sont priées de les adresser à la Préfecture du Rhône, Division de la police.